



HAL
open science

Anthropologie de la Communication : construction des discours et circularité des désignations autour de la “ vertitude ”

Béatrice Fracchiolla

► **To cite this version:**

Béatrice Fracchiolla. Anthropologie de la Communication : construction des discours et circularité des désignations autour de la “ vertitude ”. *Le Discours et la Langue Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, 2010, Ceci est-il de la linguistique belge (française)?, tome 2. halshs-02505872

HAL Id: halshs-02505872

<https://shs.hal.science/halshs-02505872>

Submitted on 11 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fichier Autrice pour HALSHS :
Béatrice Fracchiolla, « Anthropologie de la Communication : construction des discours et circularité des désignations autour de la « vertitude », in Le Discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours Tome 1,2 - (2009 (2010))

Qu'il s'agisse des manières de se dire soi ou d'être interpellé comme un individu dans son identité nationale, ethnique, sociale, sexuelle, politique, etc., la question de la mise en discours des représentations identitaires rejoint celle de l'auto- et de l'hétéro-désignation. Il s'agit de dire qui « je » suis, tout autant que de dire qui est l'autre. Dans cet espace de mise en discours se négocient des représentations plus ou moins nuancées, plus ou moins catégorisées voire catégoriques, où l'énonciation du « qui je suis » par le locuteur n'entraîne pas toujours une adéquation, à réception par le destinataire, de la représentation auto-centrée que le locuteur a de lui-même et espère produire. De nombreux chercheurs ont abordé la question de la mise en discours des représentations identitaires et l'ont conceptualisée à travers des notions comme celles d'ethnotype (Lafont 1971), de sociotype (Bres 1991), de sexotype et d'ontotype (Ernotte et Rosier 2000, 2004).

C'est à notre tour, par rapport au contexte particulier du discours politique des verts et de la mise en discours de leurs représentations identitaires, que nous souhaitons explorer ici la mise en perspective de notions -types, probablement applicables à un champ général du discours – du moins politique – plus ample. Comme l'a exposé Villalba (1995), les difficultés liées à l'identité des verts ont longtemps été et sont probablement encore très complexes, politiquement, pour leur identification. La problématique entre identité et identification est ici celle

du rapport qui existe entre le dire de soi/sur soi et ce que les autres en disent et celle de la (non) concordance entre autoreprésentations et hétéro-représentations, particulièrement vivace dans le champ du discours politique. C'est pourquoi nous proposons de parler à ce propos d'autotypes *versus* hétérotypes. La notion de vertitude, proposée et définie par Florence Faucher (1997), correspond à l'essence d'une culture « verte », au sens où des thématiques et des valeurs communes à tous les verts existent¹⁰⁶. Elle renvoie en tant que telle à un sociotype¹⁰⁷. Cela, avec le risque constant d'une représentation essentialiste (dire, définir si l'on est quelque chose ou pas ; ou si quelqu'un est quelque chose ou pas). D'un autre côté, les énoncés tels qu'ils sont ensuite produits par d'autres, pour désigner une identité toujours plurielle, mais plus aisément réduite à un seul type (ici, le type « vert » écologiste), sont forcément réducteurs et stigmatisants (Goffman 1975), visant à mettre en évidence ce qui fait de l'autre, précisément un autre, plutôt qu'un même (Fracchiolla 2003). Enfin, à cela s'ajoute la dimension performative de la parole, qui constitue un implicite communicationnel à sens unique, à savoir que ce que je dis concernant moi-même est présupposé vrai – et donc, si je dis que je suis vert(e), mon interlocuteur ne peut que me croire *a priori*.

Aussi, la problématique des -types nous ramène en réalité dans sa globalité aux problèmes de communication interculturelle, au sens large et, dans un sens encore plus large, à des problématiques du domaine de l'anthropologie de la communication, avec la question éthique de l'adéquation d'un discours sur autrui

¹⁰⁶ « Ils provenaient souvent d'une mouvance de gauche ou d'extrême gauche, [...] ils avaient participé aux mobilisations de ces nouveaux mouvements sociaux qui, à travers toute l'Europe, contestaient le militarisme ou le nucléaire, prônaient le féminisme ou le respect des équilibres naturels» (Boy 1999 : 72).

¹⁰⁷ « Chaque parti développe en effet une sous-culture qui lui est propre. Les verts prétendent tirer leurs particularismes d'une prise de conscience internationale en faveur de l'écologie, d'un mouvement irrésistible des peuples découvrant la rupture de l'harmonie des relations entre l'homme et la nature. Ils affirment partager un idéal de «société soutenable» et une foi dans la démocratie comme moyen d'y parvenir et comme fin politique en soi. Ces proclamations participent d'une vision unifiée de la vertitude, perçue comme transcendant les barrières non seulement institutionnelles mais également culturelles pour former un mouvement animé par un unique élan, une même prise de conscience des responsabilités de l'humanité et un accord fondamental sur les objectifs et les moyens de les atteindre ».

ou à propos d'autrui qui parviendrait à respecter ce qu'est essentiellement autrui, dans ce qu'il pense, dit et veut dire de lui-même.

1.1 Particularités de l'écologie politique

Dans une situation sociale et politique particulière, qui fut celle d'une diffusion/transformation de l'écologie environnementale en écologie sociale et politique à travers des partis écologistes, et plus particulièrement dit « des verts » à travers l'Europe, un néologisme identitaire, la *vertitude*, sur le modèle de *négritude*, a été proposé par Florence Faucher dans sa thèse (1997) afin de désigner une forme d'essence de l'être vert, au-delà des caractéristiques nationales et culturelles. Pourtant, cette notion, bien qu'elle ne soit pas posée par Faucher de manière négative, est elle-même typifiante et contribue sans doute à un figement stéréotypique associé aux verts, d'un parti politique différent, minoritaire, fondé sur une essence idéologique autre que celles des partis traditionnels (dont aucun n'a encore donné lieu à une création néologique en -itude) (Mullen 1992).

Les verts se fondent sur une autre dimension structurelle du politique, qui est à l'origine scientifique – même si les interprétations ultérieures peuvent ensuite aboutir à des représentations elles-mêmes idéologiques (Jacob 2000). L'écologie politique se structure en effet à l'origine non pas à partir d'une pensée, dont découle un système, mais à partir d'une science. C'est Haeckel qui, en 1859, fonde l'écologie comme « la science des relations de l'organisme avec l'environnement, comprenant au sens large toutes les conditions d'existence ». Il est déjà possible d'identifier à l'œuvre dans cette phrase le paradigme relationnel qui permettra un siècle plus tard une ouverture sur la dimension politique et sociale. Celle-ci prendra en effet son essor suite aux divers mouvements de libération des années 60, d'abord dans les années 70 à travers un réseau associatif, puis dans les années 80 par l'intermédiaire des premières participations politiques, et dans les années 90 par la constitution de véritables partis d'écologie politique – et en particulier des partis « verts » (Fracchiolla 2003). Avec la création progressive de ces partis, se produit également un déplacement historique et progressif sur des sujets qui

ne sont plus uniquement environnementaux, mais également sociaux. En effet, l'écologie concerne alors les relations que les différents éléments d'un milieu entretiennent avec ce milieu – quels que soient les éléments et le milieu. Enfin, la manière même dont se créent progressivement ces partis verts part d'abord d'une succession de constats individuels et pratiques, sur le terrain, débouchant sur une volonté d'action et de remédiation, par des moyens voire des prises de position, qui peuvent, elles, apparaître ensuite comme plus ou moins idéologiques. Par exemple : une marée noire ou un accident nucléaire se produit, qui suscite une réaction et une prise de position politique conduisant, par exemple, à une volonté de sortir du nucléaire, position qui, dans sa globalité, peut être considérée comme idéologique.

1.2 Se dire ou être dit « vert »

Dans le paysage politique français, le fait de désigner quelqu'un comme « vert » ou « écolo » ou de s'auto-désigner comme tel renvoie à une hétéroreprésentation dans un cas et à une auto-représentation dans l'autre. La création d'un autotype discursivement construit, où « je » se dit « vert », se fait souvent en contradiction avec les stéréotypes de désignations extérieurs auxquels renvoie – en général négativement – le discours d'un autre lorsqu'il/elle qualifie une personne de « vert(e) » ou « écolo » –, par exemple dans les médias (Salmon 1996).

C'est ainsi que l'on se retrouve devant une double dimension de la désignation, qui renvoie aujourd'hui avec un certain flou aussi bien à une personne militante, adhérente ou simplement sympathisante d'un parti politique vert, qu'à un citoyen lambda qui se reconnaîtrait dans certaines valeurs écologistes et achèterait bio, équitable, ferait du vélo, etc., mais sans s'impliquer outre mesure politiquement. Ainsi, désigner quelqu'un comme vert ou écolo recouvre une catégorie de personnes extrêmement étendue, qui va de toute personne qui fait un minimum d'actes écologistes (recycler le verre, acheter des produits biodégradables, recyclés, non nocifs à l'environnement...) à celles qui en font un maximum (comme tous les

actes précédents, mais aussi adhérer à une amap¹⁰⁸, utiliser des couches en tissu, etc.). Le degré d'investissement comportemental social extérieur permettra alors de déduire qui est plus ou moins vert, et ce comportement vaut comme marque extérieure de vertitude. S'il est possible que certaines personnes de la première catégorie se disent vert(es), votent vert, soient adhérentes des verts, il est presque sûr que les personnes les plus investies se disent vertes, probable qu'elles votent vert et qu'elles soient adhérentes des verts ou l'aient été. Ce qui fait que les verts, d'une certaine façon, ont beaucoup plus de militants que d'adhérents. Il y a donc un sociotype du « vert » à différents degrés, et plus particulièrement opposable en fonction de si l'on se situe au niveau du locuteur s'énonçant lui-même « vert » (autotype) ou bien de celui du locuteur qui désigne un autre comme étant vert (hétérotype).

À cela s'ajoute un autre flou historique lié à la désignation *vert* ou *écolo* en fonction du positionnement politique sur l'axe gauche/droite, qui a été évolutif et qui a entraîné dans les années 1990, au moment des élections, la multiplication des listes vertes qui allaient de la droite à la gauche visant à brouiller les votes verts en les divisant. L'on retrouve ce brouillage aux élections européennes de 2009 avec la présence d'une liste écologiste orientée à droite portée par Antoine Waechter à côté de celle des verts, portée par Daniel Cohn-Bendit¹⁰⁹.

Aussi, être « vert », être « écolo », renvoie à une problématique de la double construction discursive de la vertitude, intérieure et extérieure. Pour toutes ces raisons, il nous paraît intéressant d'introduire certaines distinctions dans les catégories de discours, qui contribuent à typifier les verts à travers un cumul de strates identitaires constitués d'autotypes et d'hétérotypes à la fois, et à proposer

¹⁰⁸ Association pour le maintien d'une agriculture paysanne.

¹⁰⁹ Paula, une adhérente des verts, l'explique ainsi : «... à ce moment-là, il y avait par exemple les Amis de la terre... que j'accompagne depuis un bon moment... alors ça je ne sais pas si c'est une bonne manière de commencer à faire de la politique. Après ça, je ne m'intéressais pas beaucoup aux verts à cette époque, que je trouvais un peu sectaires... et puis après, beaucoup plus tard en 90, après avoir passé du temps... au Canada, là j'ai adhéré à Génération écologie et j'en suis sortie bien vite, avec d'autres... et on a attendu, enfin on a préparé, notre rentrée chez les verts. On est rentrés aux verts presque à peu près, à peu près en même temps ». Extrait du corpus d'entretiens de thèse (Fracchiolla 2003) avec des adhérents verts français et italien recueilli en 2000-2001, (Corpus Fracchiolla).

une distinction métalinguistique entre deux types de discours. C'est pourquoi nous proposons d'expliquer ici cette typification par une archéologie des discours qui nous semblent relever de deux catégories : d'une part, une catégorie que nous proposons de nommer le discours endodiscursif, et qui contribue à l'élaboration d'autotypes ; d'autre part une catégorie que nous proposons de nommer le discours exodiscursif et qui contribue à l'élaboration d'hétérotypes, lesquels sont souvent confondus comme nous l'avons vu sous un même et unique sociotype flou, la vertitude, parce que renvoyant à la fois à un phénomène politique et des phénomènes de société, probablement parce qu'ils se recourent.

2. Deux catégories de discours

2.1 Les verts et le problème identitaire : le discours endodiscursif

Se dire et/ou se voir « vert » ou « écolo » est-il différent d'être écolo ? Il semble que non, et qu'en termes d'auto-représentation la chose soit pour les verts équivalente : il suffit de se sentir – et a *fortiori* de se dire – vert pour l'être.

La manière dont les verts s'auto-désignent et s'entre-désignent entre eux est constitutive d'une catégorie de discours. Nous proposons de parler ici de discours *endodiscursif*, du grec *endon*, « dedans », dans la mesure où ce discours réfère aux représentations qui sont élaborées dans le parti, qu'il s'agisse des structures mêmes du parti ou encore des modes particuliers de prise de parole et d'élaboration du discours au sein du parti. Entre eux, les verts s'appellent « les copains » et se tutoient, ils élaborent les prises de position du parti au sein de commissions thématiques (éducation, environnement, etc.) et par des votes individuels d'adhérents au niveau local, qui remontent et sont ensuite repris au niveau national. Le modèle de référence pour l'élaboration du discours est celui de la déclaration universelle des droits de l'homme, fondé sur la démocratie participative et la possibilité de l'objection de conscience (par opposition à l'obligation d'adhérer à un discours qui serait unique et dogmatique). Enfin, une série de caractéristiques qui serait trop longues à développer ici, précisément

expliquées ailleurs (Fracchiolla 2003), montre que pendant longtemps les verts se sont situés non pas à droite ni à gauche de l'échiquier politique, mais « au-dessus » (Roche et Benhamias 1992). Cette caractéristique, qui leur était propre comme parti politique, est également aujourd'hui un facteur de difficulté : les préoccupations écologiques sont en effet devenues celles de la société civile dans son ensemble. Aussi la vertitude est-elle devenue avec le temps un sociotype plus lié à l'époque que politique, alors que les partis politiques verts sont eux devenus progressivement des partis de gauche, qui continuent de porter une forme de radicalité du discours écologique, en soutenant des valeurs de gauche, voire libertaires¹¹⁰; parmi lesquelles la convivialité, la parité, le développement durable et le commerce équitable, la protection de l'environnement et des espèces, la non violence, ainsi qu'un souci globalisé du développement au niveau local, pour des répercussions favorables au niveau global.

Par ailleurs, les verts valorisent la différence et les individualités, ce qui passe par une valorisation de soi, une mise en scène de soi et des valeurs développées individuellement en particulier à travers des histoires et expériences de vie de chacun¹¹¹. C'est pourquoi dans la catégorie « verts » cohabite une diversité infinie de ressentis et de vécus qui justifient l'être devenu vert. L'autre caractéristique majeure du discours *endodiscursif* vert, et qui découle des autres éléments énoncés *supra*, est de se constituer à partir des compétences et expériences personnelles. Celles-ci sont en effet valorisées comme utiles à la communauté et permettant, par implication directe, de mieux poser et cerner les problèmes. Aussi n'est-il pas rare de trouver des femmes militant pour les droits des femmes, ou des transsexuels pour défendre les droits des transsexuels ou encore une majorité de professeurs pour s'intéresser à la commission Éducation des verts. Par ailleurs, nombre de

¹¹⁰ Dans le sens de qui, en théorie comme en pratique, va le plus loin possible dans le sens de la liberté individuelle absolue, en matière politique et sociale, en rejetant toute autorité et prônant parallèlement le collectivisme et l'égalité.

¹¹¹ Une militante affirme ainsi : « Les verts ont toujours été je crois un parti relativement somme d'individualités », alors qu'un autre dit « Ce qui me frappe, c'est le primat de l'individu chez les verts » (Corpus Fracchiolla). En 1995, B. Villalba s'interrogeait pour savoir si les verts seraient « un agrégat de mouvements sociaux ou bien une « mosaïque d'individus » (37).

personnes interrogées sur leur entrée en écologie politique font référence à un ou des événements marquants, ayant suscité une réaction de leur part et motivé une sorte de « prise de conscience écologique ». Paula raconte ainsi :

(...) je suis écologiste depuis que je suis adolescente (...) j'ai commencé à m'intéresser à tout ce qui concernait le nucléaire notamment (...) j'habitais le nord de la France, donc je participais aux manifestations contre l'augmentation de la taille de la centrale de Gravelines par exemple... j'aime aussi les bêtes, les animaux, car je trouve qu'on a tous le droit de partager cette planète, donc c'est aussi, en Picardie, il y avait beaucoup de chasseurs. Donc j'ai été aussi sensible à ce canardage continu et au fait qu'on puisse pas non plus nous, les enfants, les lapins, se promener dans la campagne tranquillement sans risquer de se faire tirer par un alcoolo débile... donc j'ai participé à quelques campagnes, où on a enfilé sur les plages de Caen, de Cayeux des centaines de mètres de cartouches pour montrer qu'on pouvait peut-être avoir un petit peu plus de plaisir ensemble dans la nature plutôt que de tuer tout ce qui bouge, quoi. Surtout pour ne pas les manger.

(...) Donc je suis aux verts depuis octobre 88... Avec l'attitude de Brice Lalonde, sa façon de se comporter, ben j'ai découvert ce que je ne savais pas, que j'étais vraiment une écologiste de gauche et que réellement les valeurs de solidarité étaient celles qui m'animaient, c'est-à-dire que j'aime beaucoup l'environnement, comme je l'ai dit j'aime beaucoup les bêtes, mais j'aime tout ça parce que je trouve que c'est le bien commun et qu'en général ce sont toujours les gens les plus démunis, les plus pauvres, les plus malheureux dans la vie qui supportent l'environnement le plus dégradé ¹¹².

On voit par cet exemple que le propos ne porte pas sur l'implication partisane, militante, de terrain mais sur l'implication personnelle, laquelle s'inscrit génétiquement dans l'implication partisane. Il n'y a pas de différence marquée entre l'être et le faire être. Il ne s'agit pas d'un discours prosélyte, mais du

¹¹² Corpus Fracchiolla.

discours d'un « je », témoin et preuve de la validité du discours.

Ainsi, dans les faits, c'est par l'existence et l'élaboration de cette catégorie de discours *endodiscursif* que se crée un autotype (« être vert »), qui passe par le fait « d'être devenu(e) vert(e) » à un moment donné : résultat constant d'une construction discursive sur le mode : « je suis devenu(e) vert(e) parce que, quand, au moment où, etc. ». Marqué par une conscience et un être différent avant et après la prise de conscience écologique, le récit de vie donne ainsi souvent un ou plusieurs événements comme déclencheurs qui font sortir de la neutralité, avec une dimension de prise de conscience qui n'est pas sans rappeler le mythe de la caverne de Platon. Ce phénomène explique également que beaucoup de personnes adhèrent au parti politique des verts suite à cette prise de conscience. Quelques-unes y restent ; beaucoup, après quelque temps, renoncent à leur adhésion tout en continuant à avoir dans leur vie des comportements écologiques et écologistes (c'est-à-dire relevant à la fois d'un souci écologique désormais partagé par la plupart, mais également partisan, dans le sens où leur comportement participe également d'une conscience politique spécifique développée sur ce sujet).

2.2 Les sources de discours hétérotypiques sur les verts

Comme nous l'avons exposé, le fait de désigner quelqu'un comme *vert* ou *écolo* ou de s'auto-désigner comme tel renvoie à une problématique qui est celle de l'auto-représentation, avec la création ici d'un autotype spécifique discursivement et politiquement construit, mais souvent en contradiction avec les stéréotypes de désignations extérieurs, élaborés à partir d'une variété de discours qui sont, eux, hétérotypiques : discours des médias, des autres partis politiques, discours rapportés des verts et discours sur l'écologie et les écologistes en général systématiquement associés aux verts comme parti. Cela d'autant plus que le discours *endodiscursif* des verts prête particulièrement par ses caractéristiques à produire des discours hétérotypiques. Ainsi, la transmission de la parole en entonnoir (au sens où il y a une remontée progressive, et par votes locaux, de la parole individuelle jusqu'à ce qu'elle se transforme en prise

de position collective, qui est toujours prégnante sur la parole collective) telle qu'elle se pratique chez les verts, garantit certes une équité de l'expression des individualités, mais fait également que leur propre parole échappe aux verts. Par exemple, alors qu'il existe des responsables élus chez les verts (avant, porte parole et secrétaire général), les médias se sont toujours emparés de certaines figures comme représentant les verts dans leur ensemble pour avoir été ministres ou candidats à l'élection présidentielle, comme Noël Mamère ou Dominique Voynet. Emblématiques, ces personnalités se trouvaient promues leaders ou chefs de parti, alors même que les verts récusent cette personnalisation du pouvoir ; elles n'hésitent pas non plus à s'exprimer et s'opposer médiatiquement en leur propre nom, comme tout autre individu vert, au titre de l'objection de conscience et d'une parole par définition non dogmatique. Mais ces dissensions reprises par les médias créent des confusions auprès des non verts et génèrent un reproche récurrent fait aux verts : celui de ne pas être d'accord entre eux¹¹³. Tout cela contribue également au fait que les verts, en raison de leurs différences, n'ont jamais été perçus ni compris comme ils souhaitaient l'être sur l'échiquier politique. On voit ainsi se dessiner les marques d'une fracture entre discours autotypique et discours hétérotypique.

Tous ces différents éléments ne contribuent guère à une image politique stable et tendent à transformer le sociotype de vertitude, à l'origine essentiellement politique, en un sociotype écologiste générique, sans référence politique partisane. Enfin, à cela s'ajoutent encore d'autres valeurs génériques, d'autres discours, associés à la couleur verte à travers les siècles, qui marquent nécessairement aussi

¹¹³ Alors que pour les verts eux mêmes – et c'est là le grand paradoxe –, leur richesse est dans les possibilités mêmes de cette dissension, c'est-à-dire cette possibilité d'exister ensemble tout en n'étant pas toujours d'accord. Ainsi ont-ils par exemple trouvé normal, voire revendiqué, à l'époque de la guerre du Kosovo, en 1999, que Daniel Cohn-Bendit, alors tête de liste aux élections européennes, affiche une position interventionniste en son nom, alors que Dominique Voynet, ministre de l'environnement, affichait la position de non-intervention, votée par les verts dans leur ensemble. Il est probable d'ailleurs que cette ouverture à « l'objection de conscience » individuelle, comme pratique politique interne spécifique, a contribué à rendre globalement les positions des verts comme parti médiatiquement opaques et conduit à leur insuccès politique.

le sociotype vert tel qu'on le comprend aujourd'hui (Paveau 2006)¹¹⁴ et participent également à la stratification instable de ses sens.

3. Le vert archétype d'une couleur

Dans sa dimension archétypale, la couleur verte est d'abord associée en Occident à un paradoxe qui en fait à la fois la couleur la plus présente dans la nature, et néanmoins la plus difficile à reproduire en teinture, car nécessitant l'association de deux corporations (du jaune et du bleu) éloignées géographiquement et économiquement. Cette caractéristique a eu pour résultat de provoquer longtemps à l'égard du vert une appréhension comme d'une couleur non stable et artificielle hors nature. L'approche du vert est en revanche totalement différente en Orient. Elle est pour l'Islam la couleur du salut, de la connaissance et des plus hautes richesses, précisément parce qu'étant une couleur très rare au naturel et présente avec la vie qu'elle impulse dans les seules oasis, le désir de la couleur verte et de sa reproduction à suffisance a poussé l'invention technique de la couleur, en particulier des céramiques (Chevalier, Gheerbrandt 1982 : 1003 ; Lassu 2007).

Enfin, au fil du temps, le vert symbole de vie et de vitalité s'est trouvé associé à la sacralisation de la nature comme reflet de l'existence de Dieu : d'abord avec la figure de Saint François d'Assise, « écologiste de Dieu », puis la nature elle-même divinisée par Marsile Ficin au quinzième siècle ; le retour à la nature de Rousseau, suivi du romantisme et de la sacralisation de la nature chez Schelling pour arriver à l'émergence du paradigme environnementaliste, avec la conception de la nature d'un Emerson ou d'un Thoreau (Livorsi 2000 : 115).

Sans en tirer de conclusion hâtive, il nous a paru intéressant d'attirer l'attention sur le fait qu'une idée fondamentale d'instabilité était associée historiquement en Occident à la couleur verte, avant même qu'elle ne prenne un essor nouveau et ne soit sacralisée. Cela, un peu selon le modèle de ce qui est arrivé au parti des verts, jusqu'à une reprise non partisane et pour ainsi dire universelle des valeurs écologistes qu'ils portaient.

¹¹⁴ « Je définis donc les prédiscours comme un ensemble de cadres prédiscursifs collectifs (savoirs, croyances, pratiques), qui donnent des instructions pour la production et l'interprétation du sens en discours » (p. 118).

Conclusion

Ainsi, être « vert », être « écolo » renvoie à une problématique de la double construction discursive de la vertitude, intérieure et extérieure. Cette double construction n'est pas sans rappeler, comme nous l'avons déjà évoqué avec Platon, le rapport (de force ?) qui existe entre l'être et le paraître. En une dizaine d'années, la notion de vertitude, telle qu'initialement élaborée par Florence Faucher en écologie politique pour en rendre certaines dimensions également supranationales, s'est fondue progressivement dans la société civile et la reprise des thématiques écologiques et environnementales par de nombreux acteurs de la société civile et simples citoyens, aussi bien à droite qu'à gauche. La vertitude n'est plus l'apanage des verts, mais bien plutôt celui des écologistes de tous bords et de tous poils. Elle renvoie tour à tour aussi bien à des thématiques politiques qu'économiques et sociales, tout en s'appuyant sur certaines des valeurs archétypales de la couleur verte. Le sociotype est ainsi aujourd'hui largement englobant et renvoie à « être vert » ou « être dit vert », quel que soit le point de vue, et bien au-delà d'une communauté partisane. Il est associé à la fois aux représentations de ce qu'est ou devrait être un écologiste modèle selon les représentations de chacun, en plus des représentations scientifiques et médiatiques véhiculées, ainsi que des dires populaires et stéréotypes (aussi) liés à la figure de l'écologiste, qui est « celui qui aime la nature », de Saint François d'Assise au babacool des années 1970. On voit ainsi que le sociotype vert, la vertitude, est élaboré à partir des dimensions archétypales associées au vert (couleur) comme symbole primitif universel appartenant à l'inconscient collectif, à partir des représentations élaborées et véhiculées par les verts eux-mêmes (autotypes), ainsi qu'à partir des représentations extérieures élaborées sur les verts (scientifiques, médiatiques, populaires, c'est-à-dire des hétérotypes).

Le sociotype vert étant assez flou, avec cette perméabilité qu'on a essayé de montrer, il tend à prendre le dessus : à la fois l'écologie est devenue l'affaire de tous, plus que d'un parti, et il existe désormais également une perméabilité partisane

des verts dans la mesure où l'écologie est acquise à droite comme à gauche, et que ce sont désormais d'autres principes qui guident les choix politiques¹¹⁵.

Bibliographie

Abélès, M., Jeudy, H.-P. (1997) : *Anthropologie du politique*, Paris, Armand Colin.

Acot, P., (1988) : *Histoire de l'écologie*, PUF, Paris.

Bataille, P. (1998) : *Altérités : entre visible et invisible*, in J.-F. Rey (dir.), Paris, l'Harmattan : 141-166.

Bateson, G. (1977) : *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil.

Baudrillard, J., Guillaume, M. (1994) : *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie.

Benhamias, J.-L., Roche, A. (1992) : *Des verts de toutes les couleurs*, Paris, Albin Michel.

Faucher, F. (1997) : *Vertitudes. Comparaison du militantisme vert en France et en Grande Bretagne*, Y. Schemeil (dir.), Thèse pour le Doctorat en Sciences Politiques, Aix-Marseille III.

Goffman, E. (1975) : *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Minuit, Paris.

Jacob, J. (1999) : *Histoire de l'écologie politique. Comment la gauche a redécouvert la nature*, Albin Michel, Paris.

Lassu, O. (2008) : *Le Monde des couleurs, la fabrication des couleurs*, Gédéon programme, diffusé sur Arte le 4 novembre, 20h15, 45mn.

Mullen, B. & C. Johnson, C. (1992): «Complexity in Ethnophaulism Use as a Function of Group-Size - the Phenomenology of Being in a Group», *International Journal of Psychology*, 27(3-4): 277-278.

¹¹⁵ C'est ainsi également qu'on a vu en 2007 des personnalités vertes comme Jean-Luc Benhamias rejoindre le Modem, ou Aurélie Filipetti rejoindre le parti socialiste.

- Paveau, M.-A. (2006) : *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, PSN, Paris.
- Raffin, J.-P. (1993) : « De l'écologie scientifique à l'écologie politique », in M. Abélès (dir.), *Le défi écologiste*, Paris, L'Harmattan : 27-31.
- Sainteny, G. (2000) : *L'introuvable écologisme français*, Paris, PUF.
- Salmon, P. (1996) : *Evolution et déterminants de la représentation médiatique de l'écologie politique en France : l'exemple du parti « les verts »*, A. Vitalis (dir.), Thèse pour le Doctorat en Science de l'information et de la communication, Bordeaux III.